

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

UN AN FR. 40
Six mois, — 22
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

A. DE LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

LYON. UN AN FR. 40
Départements. — 42
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2

LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes essuyer,
Pour ce que rira est le progrès de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

LE RÉVEILLON DE NOS BELLES-PETITES

ADIEUX A L'ANNÉE — LE MISSEL D'AMOUR

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

Tirage justifié :

52.000 N^{OS}

Lire à la 4^e page

SILHOUETTE DE

MARIE JACOB

ADIEUX A L'ANNÉE

Enfin ! elle s'en va ! adieu, la vieille. Tu valais peu. Je ne sais qui te regrettera. Tu pars, crottée, boueuse, ta robe, guenille sale a traîné dans tous les ruisseaux. Le poète te maudit ; tu lui as donné la loi bête qui s'insurge au nom du mot propre. Le marchand te maudit ; il n'a rien vendu. Le soldat te maudit ; il n'a rien glané. Enfin, l'année vide, l'année bête, l'année distraite, bourgeoise, tranquille, monotone. Tu as débuté par le krach financier et tu finis par le krach politique : gâchis d'or et gâchis de conscience. Tu laisses des ruines derrière toi. Triste héritage pour celle qui vient !

Nous avions jadis de l'encre rose, au fond de nos écritures ; nous écrivions en joyeuse humeur des sonnets à Margot la Fange et des rondels à Marie le Lys. Nous illuminions nos jeunes années d'un éternel sourire. Il est affreux le sourire d'aujourd'hui, c'est un rictus démoniaque. Tu crois rire, tu grimaces ! on ne s'amuse plus ; ce qu'on appelle s'amuser c'est s'émêler ; c'est la course folle — lugubrement folle — de brasserie en brasserie, on va de bock en bock, de femme en femme, de chute en chute. On vide l'escarcelle sans empiéter le cœur. Et pourtant ça coûte peu la gaieté. Ce qui se paie c'est l'ennui. Pourquoi nos maîtresses ont-elles des chapeaux épatants avec des plumes et des manteaux extravagants avec des fourrures. Les notes de leur gosier se traduisent en notes chez la tailleur. Elles ont bonnes façons, elles sont des grandes dames, mais elles sont bassantes. Nous faisons les messieurs pour leur plaisir. Nous portons des cravates plates, des chapeaux brillants, des bottines à pointes. Guidées à l'anglaise. Si bien que nous avons l'air de clergymen donnant à l'amour des leçons de maintien. La Tamise a débordé sur le quai Saint-Michel. Il y a du brouillard de Londres dans les tavernes du quartier. Nos mies boivent du brandy et mangent des sandwiches. Les grisettes mangeaient de la galette et buvaient du cidre.

Parole d'honneur, nous sommes croquants. Je propose pour nos étrennes d'aller nous pendre tous au réverbère, où Gérard de Nerval se pendit. Au moins, nous serons originaux, étant donné cet amour d'imitation dont nous sommes doués.

Ainsi, tu t'en vas, Madame 1882. Bon voyage et surtout ne nous reviens pas !

Il y a quelque trente ans, une autre année s'en allait aussi, mais c'est d'une toute autre manière qu'on lui donna le bonsoir. Elle nous trouva à table, chez un grand gaillard, qui est devenu peu de chose : fonctionnaire à 20.000 fr., il fait les comptes d'un banquier, jadis il faisait des contes à Ninon. Il a perdu en vieillissant. Il est si descendant, qu'à vingt ans il demeurerait au cinquième, et qu'à présent il demeure au premier. Quelle dégringolade, mes amis. Alors, c'était un joyeux. Et l'on se réunissait chez lui. La bande comptait beaucoup d'inconnus que l'on connaît. Naturellement il y avait des dames ; l'histoire n'a pas gardé leurs prénoms. Elles n'ont jamais eu la prétention d'avoir même un nom de famille. Les héroïnes passent à la postérité avec un nom de baptême. Héloïse qui aimait Abélard, Lucile qui aimait Desmoulin, Mimi qui aimait Mürger, Phémie qui n'aimait personne.

Donc, nous buvions, nous chantions, nous étions gais. Nous avions encore l'espérance, cette magique boisson des derniers venus. Sur le coup de douze heures moins cinq, l'année vint nous dire au revoir. On la quitte presque triste. On savait ce que l'on quittait, que prendrait-on ? que serait la nouvelle ? on avait raison de se méfier. La belle s'appelait 1851. Et sur les six que nous étions-là, quatre restèrent dans l'ombre, le cinquième tomba sur une barricade, et le sixième se coucha sénateur. Misérable fin. Chaque année qui vient, j'y pense.

Dis donc, la petite 83, aurais-tu des barricades, toi aussi ? aurais-tu des sénateurs autres que ceux qui dorment — momies politiques — dans la solennité du palais des Médicis ?

Tous les jours on parle de complication, de trahison, de coup d'Etat. Que sera de-

main ? M. Grévy blesse des lapins. M. Gambetta blesse Gambetta. Le bât politique blesse le peuple. Qu'y aurait-il d'impossible à ce qu'un sauveur surgisse — qui sauverait la société, l'ordre et la caisse — la caisse surtout.

Tu t'en moques-toi, quatre-vingt-deux. Tu pars, nous abandonnant dans le joli gâchis de la rue, ne te souciant ni de la boue que tu laisses, ni des embarras que tu crées.

Nous aurions cependant grande envie de nous esclaffer. Pas moyen. On n'a pas plutôt commencé un refrain qu'on entend des pleurs. Les éclats de rire alternent avec les éclats d'obus, et la dynamite fait explosion jusque sous les tapis verts de Monaco. Pour terminer l'année, on nous sert deux plats aigres : le verdict de Monceau-Mines, cette comédie lugubre, sombre comme les galeries d'oil le puisatier extrait les minerais, et la Belgique nous envoie, en guise d'oranges, la veille de Noël, les deux lètes coupées des frères Piltzer ! Une quillotine pour nos étrennes ! On ne s'offre pas de spectacle gratuit sur la frontière. Le jour de l'an est un jour de réjouissance. On s'amuse, pour une fois, savez-vous.

Les Folies-Bergère jouent les Sources du Nil, et l'on évoque tout naturellement le spectre d'Arabi. On voit messieurs les Anglais s'installant sur le canal et Alexandre bombardé.

Ce serait drôle si l'on obligeait les années qui s'en vont à montrer, comme dans ces panoramas forains, les hauts faits de leur règne, tu ne montrerais rien de beau, vieille 1882, et tu recevrais certainement plus de pommes cuites que de bravos !

Cependant tu ne te soucies pas des choses graves, ô ma chère lectrice inconnue ! tu dors paresseusement sur le divan de ton boudoir japonais, offrant à l'ara qui s'incarne, comme une dragée rose, le bout de ton sein. Ou bien, plus modeste, tu ris à gorge pleine, dans la chambre très étroite que l'amour élargit, tu attends le bien-aimé, et n'ayant rien à reprocher à l'année qui s'en va, tu ne redoutes rien de l'année qui va venir. Tu es heureuse, étant insouciant, et tu vois le monde à travers la fine gaze rose des brouillards de ton rêve.

Si l'on a des poètes par le monde, femmes, c'est encore vous. Vous êtes la vaillance aux heures des combats suprêmes, vous êtes la joie aux heures du repos. Et si vous faites de cruelles blessures, ô Martine Lys ! c'est pour que Rose Thé puisse les guérir. Toute larme qui coule provoque une douleur et une joie : la douleur de l'amant quitté et la joie de l'amant choisi. Vous n'êtes coupables que pour être humaines, et chacune de vos rigueurs naît d'une tendresse.

C'est vers vous que vont mes vœux, chères inconnues ! où que vous soyez, qui que vous soyez. Mais laissez-moi haïr l'année qui trépassa — la gouine, elle a failli m'arracher cette suprême illusion de croire en vous, ô monstres ! ô anges ! ô femmes ! C'était l'an passé, juste à cette époque, j'avais une mignonne et je ne m'occupais ni de l'Algérie qui se réveillait, ni de Gambetta qui se soumettait, ni de rien de ce qui se passait. Ma mignonne avait les yeux noirs. Chez une femme, les yeux sont tout. On n'a fait un corps à la femme que pour donner un prétexte à ses yeux. J'aimais ma mignonne aux yeux noirs.

Mais peu vous importe mon histoire. Va-t'en, année maudite, tu as donné aux arbres du printemps des feuilles trop chétives et aux arbustes des fleurs trop rares. L'amour des bois était mouillé ! Il est rentré chaque jour battant de l'aile. Je te dis que l'amour a une fluxion de poitrine. Il toussait, il crachait, il se mouche. On a cru qu'il ne passerait pas l'hiver, le vilain automne pluvieux, qui a détrempé les sentiers, dans les petits chemins qui mènent tous — très loin ! trop loin. Si tu cherchais bien, tu y trouverais encore la trace de mes pas. C'est dans ce sentier que l'amour perdit sa bottine. Il boit à présent. C'est très laid un amour qui boit.

On te doit des choses affreuses ; tu fus féconde en mauvaises herbes. Et n'ayant pu donner des violettes aux buissons, tu mis à la porte des libraires des petits livres très sales, qui racrochent les jeunesse. L'amour a acheté les petits livres, il les a lus. Et c'est pourquoi, sans chaussure, enrhumé et lubrique, il me dégoutte quand il passe. Et c'est pourquoi l'encre rose de mon encrier est devenue de l'encre noire.

Année finie, je te tire la révérence et je te remercie sur toi, à double tour, la porte de l'éternité.

Maintenant, ma lectrice, je te présente mademoiselle 1883. Elle n'a pas encore eu d'amants — ça viendra — ça vient toujours. Elle nous promet beaucoup de bonnes et belles choses ; mais elle est femme. Et jamais ce sexe adorable ne s'est obligé — et pour cause — de tenir les promesses qu'il fait.

E. DESCLAUZAS.

BAISER

A UNE — A TOUTES.

Elle était savante, la brune.
Elle savait, jusqu'au dernier
Compter ceux que le clair de lune
Faisait monter dans son grenier.

Elle était savante, la preuve :
Entre autre chose, elle m'apprit
Comment une lèvre s'abreuve,
Comment aux mûles vient l'esprit.

C'était le trente-et-un décembre,
Elle entra, sans frapper, je croi,
Dans mon humble petite chambre,
Et me dit : « Voisin, il fait froid.

« Pardonnez-moi, pourtant, si j'ose
« Venir, ainsi, chez un garçon ;
« Mais vous êtes je le suppose,
« Un amoureux du sans-façon.

« Entre bons voisins l'on s'oblige.
« Je viens demander, près de vous
« Un service — « Quoi ? » répondis-je,
« Vous plait-il me serait très doux ! »

« — Pour avoir bon compte et bon
somme,
« Il faut... mais pourriez-vous l'oser ?
« Qu'au jour de l'an, un beau jeune
homme,
« Vous donne le premier baiser. »

Au matin, quoiqu'encore novice,
Chez elle, je portais mes pas...
Madame, il est certain service,
Qu'un homme ne refuse pas.

Aujourd'hui, rimailleur acerbe,
Trousseur de lats malicieux,
Je me souviens de ce proverbe,
Nuit et très licencieux.

Or, ma lectrice ravissante,
Tu ne saurais donc refuser
Le bonheur, qu'à l'aube naissante,
Te promet mon premier baiser,

KARL MUNTE

UNE ENVIE

Un beau matin, la comtesse Mandarine était sortie sans prévenir personne.

— Où donc est allée Madame ? demanda le comte à la camériste.

— Elle a pris son chapeau à la hâte sans dire où elle allait.

— C'est étrange ! pensa le comte.

Et tandis qu'il livrait son esprit à mille suppositions, un petit pas retentit sur le tapis de l'escalier, la porte s'ouvrit, et Mandarine entra toute essoufflée.

Le comte poussa un cri de surprise et d'effroi.

— Ciel ! qu'as-tu donc, ma chère amie ? tes lèvres sont toutes noires.

— Je t'en conjure, pardonne-moi ! fit Mandarine avec des sanglots dans la voix, et, en se précipitant, pantelante, éperdue, aux pieds de son mari : C'était plus fort que moi ! Je n'ai pu résister à cette maudite tentation.

— Deviens-tu folle ? interrogea le comte en la relevant et en l'entourant de ses bras. Voyons, qu'as-tu ? je te l'ai dit, tes lèvres sont toutes noires... malheureuse ! te serais-tu empoisonnée ?

— Me pardonnerais-tu, dis ? je vais t'avouer ma faute et tu me chaseras pas, n'est-ce pas ?... et tu me conserveras ton amour, au nom de l'enfant que je porte dans mon sein ! ton amour qui est devenu l'élément essentiel de mon existence !

Le comte adorait Mandarine.

Il s'assit, la prit sur ses genoux ainsi qu'un enfant, et la jeune femme, appuyant sa tête charmante sur l'épaule de son mari, balbutia ces mots :

— Cependant, je ne suis pas coupable... je t'ai toujours aimé et je t'aime plus que jamais... mais je le répète, c'était plus fort que moi. Ce matin, quand il est passé sous mes fenêtres, je n'ai pu m'empêcher de descendre au galop dans la rue et de courir après lui...

— Après qui ? demanda le comte dont les yeux s'allumèrent soudain d'éclairs précurseurs d'un orage.

— Après... le charbonnier...
La colère du comte se changea en une surprise pénible.

Achève, Mandarine !...
— Eh bien, oui ! j'avais envie d'embrasser un charbonnier... et je l'ai embrassé... Pouah ! je t'assure que je n'y reviendrai plus.

Ce fut un éclat de rire qui accueillit les révélations de la comtesse.

Le comte se tordit littéralement dans un accès d'hilarité.

Il prit son mouchoir et dit en essuyant les larmes de la comtesse :

— Voilà comment j'efface le péché que tu viens de commettre... mais je te conseille d'avoir des idées moins noires dorénavant...

— Veux-tu donc que je n'aie que des idées blanches ?

— Oui, je l'exige même, mon cher cœur !... mais je souhaite que tu ne les traduises pas de la même sorte que les lennoires, et qu'il ne te prenne pas fantaisie demain par exemple, d'embrasser... un meunier !

Alphonse LAFITTE.

LE MISSEL D'AMOUR

Jé dois un tribut à la messe de minuit. Un jour, j'y fus avec elle. C'était dans une petite ville de province bien triste, aussi honnête que monotone. Et l'on avait dû, pour se rendre à l'église, prendre la grande rue tortueuse et montante qui est au milieu du village. J'avais serré son bras pour affermir sa marche. Elle me disait : soutenez-moi ! Je tremblais, ce n'était pas de froid ; j'avais la joue en feu.

L'église toute simple, presque une grange, était pleine d'une foule recueillie. Le scepticisme s'arrêtait devant cette crèche de l'Enfant Jésus. La naïve légende de Bethléem est l'une des plus belles au christianisme. Elle parle aux femmes, elle parle aux enfants. Ce berceau est exquis. Peut-être l'ai-je vu ainsi, parce qu'elle était là, et qu'en mon cœur, une autre voix chantait Noël.

Les légendes se brisent aux angles de la réalité. Hier, j'étais seul. La chère absente a peuplé ma pensée de souvenirs joyeux. Je suis allé, avec elle — en imagination à la messe de minuit. L'église parisienne m'a semblé trop pompeuse. Un artiste a chanté Noël, le Noël d'Adana, d'une voix forte et belle. Et mon cœur est resté muet. J'ai trouvé l'Enfant Dieu trop blanc dans sa crèche de paille ; j'ai remarqué que la cire se fendillait, — la cire de ses joues divines. J'ai souri de Joseph agénouillé et de la Vierge mère. Car n'ayant plus l'amour, je n'avais plus la foi.

Mon cœur était plein, le ciel me semblait vide.

A côté de moi, une jeune femme vint qui pria. Elle était belle, d'une beauté sévère. Je ne visais traits qu'un instant. Sa main avait relevé sa voilette épaisse : la flamme des sept bougies du chandelier de cuivre l'éclaira. Son visage était régulier, son teint mat et vis, avec une flamme orgueilleuse, ses yeux brûlaient sous les longs cils de ses paupières.

Elle m'éla sa voix à celle des jeunes filles ; elle s'unissait dans leurs chastes cantiques. Et timide presque, mais d'une irrécusable pureté, le timbre de cette voix vibra délicieusement au fond des âmes.

Elle s'éloigna un instant. Je la vis s'agenouiller, saintement, sur les dalles. Elle recut l'eucharistie des mains du prêtre. Et toujours baissée, long voilée, comme une veuve, elle revint près de moi sur la chaise de paille, s'agenouillant au prie-Dieu.

Après d'elle, debout, se tenait le mari. C'était un homme grand, le visage sérieux, l'air froid du magistrat. Il recouvrait les épaules, que les courants d'air glacé, il portait son manteau de fourrures — valait obéissant, soumis et digne. Quand elle se leva pour partir, il prit le soin de l'habiller, avec la tendresse respectueuse des maris amants.

Je les suivis du regard, la haute silhouette de l'époux se profila sur les dalles un instant, la femme trempa les doigts dans l'eau bénite et très dévotement se signa.

III

Sur la chaise, la fervente épouse avait oublié son missel. C'était un de ces livres de messe, à fermoir d'or, en velours, chef-d'œuvre de typographie et de reliure. Un souvenir de famille, peut-être. Un chiffre incrusté disait les premières lettres de son nom : une couronne disait son titre : baronne. Que faire de ce missel ? le reporter, le déposer soigneusement enveloppé chez le concierge de son hôtel. Mais où demeurerait-elle ?

Il n'y a point d'indiscrétions à feuilleter un livre de prières ; ce roman des sept douleurs ouvre à tous ses pages, comme l'église ses portes. Je fis sauter le fermoir. Les en-

luminures en étaient exquises ; les miniatures naïves, signées d'un grand nom. Quelques images de dentelles, vulgaires et ferventes, indiquaient les pages souvent parcourues. Je ne trouvais point l'adresse. Un papier plié tomba à terre. Je le relus deux fois :

« Ma chère baronne,
« Ton noble mari te mènera, ce soir, à la messe de minuit, dis-tu ? C'est bien digne d'un époux. Pense-t-il nous volersouvent les heures délicieuses de notre poème brûlant ? Baronne, ma clé sera sur la porte, amène ta pantoufle, nous la mettrons dans la cheminée. Quant à ton petit pied nu, je serai trop heureux de le garder dans ma main. »

J'ai ouvert le missel au chapitre de la luxure et j'y ai inséré le billet joyeux. Puis faute de savoir l'adresse de l'hôtel de madame la baronne, j'ai demandé au sacristain qu'il me fût permis de voir les messieurs prêtres confesseurs. L'un d'eux a reconnu le missel de son ouaille. Je lui ai dit, avec un certain embarras : « j'ai tenté en vain de savoir son nom ; je crois qu'elle s'appelle Eve. Mon insouciance m'a fait rencontrer le restant d'un fruit défendu ! » Le prêtre baissa les yeux à terre et regarda le bout de ses souliers plats : « Nous sommes pleins de pardon pour les brebis perdues ! »

Il emporta le livre et croyant n'être point vu, cacha dans sa soutane le billet érotique et mondain.

IV

... Et je te revis comme l'an passé, grave, et souriante, bercée par le chant mystérieux de l'orgue, de la pauvre église campagnarde. Dans ton missel, toi aussi, tu cachais nos lettres brûlantes, toi aussi, aux versets sacrés, tu mêlais mes stances profanes. « Nous sommes pleins de pardon pour les brebis perdues ! » Je l'aime ce jeune prêtre qui dans sa mansuétude infinie, comprend que les livres d'heures peuvent être parfois, des missels d'amour.

E. DESCLAUZAS.

La Quarantaine

Triplets d'Automne

A LISE.

Nous avons vécu nos printemps,
Nous avons aimé les cerises,
Il est bien loin, cet heureux temps !
Nous avons vécu nos printemps.
O les longs soupirs de vingt ans !
Les amoureuses convoitises !
Nous avons vécu nos printemps,
Nous avons aimé les cerises.

Nous avons vécu nos étés,
Nous étions la nature ardente,
Jours de grand soleil regrettés,
Nous avons vécu nos étés !
Qu'ils sont courts, ces duos chantés,
Mais que la musique est puissante,
Nous avons vécu nos étés,
Nous étions la nature ardente.

L'automne est là, qui nous attend,
Mais il est des beaux jours d'automne
Qui vous ont des airs de printemps,
L'automne est là, qui nous attend.
Dieu le fit pour aimer longtemps,
Et tant qu'il bat, le cœur se donne.
L'automne est là, qui nous attend,
Mais il est des beaux jours d'automne.

Quand les hivers seront venus,
Nous aimerons encore, ma Lise,
Nous toucherons nos revenus
Quand les hivers seront venus.
En redisant les airs connus,
Au coin du feu, le cœur se grise.
Quand les hivers seront venus,
Nous aimerons encore, ma Lise.

Paul PAILLETTE.

LE

RÉVEILLON

DE NOS BELLES-PETITES

Christmas ! Christmas !
C'est la Noël et malgré cela la neige ne tombe pas et le soleil nous fait risette quand il plait à sa majesté le Brouillard. C'est Noël et le thermomètre affiche un degré dérisoire ; on ne grelotte pas, il ne gèle pas.

L'hiver est clément, c'est un bon diable M. l'hiver. Il trouve monotone qu'on s'embrasse toujours dans les mêmes fourrures, aussi laisse-t-il l'année 1882 s'achever paisiblement sans givre et sans autans.

Christmas ! Christmas !
Les étalages des confiseurs croulent sous les avalanches de bonbons diamantés ; les

pyramides de croquettes s'élèvent du sein d'un tourbillon de papillottes soyeuses. Des sacs de surah rose ornés de peintures à la Watteau laissent choir des myriades de petites pastilles multicolores que les bêtes contemplent d'un air ravi à travers les glaces que la bûche couvre d'un voile léger.

Dans leurs crèches pleines de paille d'or, les enfants Jésus tout rieurs, élèvent vers le ciel leurs menottes potelées ; leurs grands yeux d'azur que le gaz n'éblouit pas fixent les curieux et les oranges vêtues de fine gaze enlèvent l'air de leur parfum suave.

Christmas ! Christmas !
Les journaux illustrés s'empressent de gravures merveilleuses !
Adrien Marie fait des prodiges de naïvetés.

Les almanachs resplendissants de dorures étaient orgueilleusement leurs chronos.
Les petites bottes enrubannées vont se blottir au sein des cheminées et attendent impatiemment la venue du distributeur de cadeaux.

Dans les grands magasins, les poupées qu'on prendrait pour de véritables tendresses, tant elles sont coquettes et soigneusement coiffées, sourient mignardement et lancent des coiffes uniformes de leurs yeux d'émail si grands qu'on croirait que messieurs les rimeurs y ont enfoui tous leurs rêves.

Elles sont vêtues de soie et de fourrures. Leurs corsages sont éloquentes et leurs petits pieds chaussés de bottines pointues laissent apercevoir de mignons poèmes vernis sous un nuage de dentelles capricieuses.

Le signor Pulcinella les gagne d'un air narquois. Toujours railleur monsieur Polichinelle ! Son sourire s'épanouit au sein de sa large coiffette gondronnée et sa bosse qui semble être le repaire de son esprit fantasque, frémit sous les innombrables grelots dont elle est garnie. Grelots de la folie, grelots de Triboulet, grelots dont la douce voix argentine semble crier : Christmas ! Christmas ! c'est la Noël !

Les lapins blancs, qui font rêver les épinglées, tambourinent joyeusement et font sonner leurs clochettes minuscules. C'est la fête de MM. les bêtes ! C'est la fête des cadeaux !

Les boutiques des bijoutiers sont pleines de diamants. C'est une orgie générale de rivières, de bracelets et de papillons d'or. Nos belles petites attendent, avec impatience les coffrets de peluche où parmi les dragées elles doivent trouver la parure promise depuis si longtemps, ou les billets doux aux bleuâtres reflets, sur lesquels la Banque de France inscrit des chiffres fantastiques.

Christmas ! Christmas ! chantent les cloches en carillonnant d'un ton allégre ! Noël ! Noël ! voici la messe de minuit !
Toutes les églises sont illuminées et pavées de banaières resplendissantes. Les toilettes somptueuses fourmillent ; il y a dans les cathédrales des athées et des dames galantes ; on ne va pas à l'église, mais on aime à entendre chanter l'admirable page d'Adam !

Puis peu à peu voici que les étoiles s'éteignent sur la tenture bleue de l'autel. La cloche devient obscure, et les derniers chants vont expirant, graves, se répercutant à travers les voûtes froides.

Frou ! frou ! frou ! vite on se blottit au fond du coupé capoté. La portière se referme avec un bruit sec et le cocher, toujours digne dans son immense col de castor fouetté vigoureusement ses chevaux.

Che clac ! En route pour le palais Ma-tossi et vive la joie ! C'est aujourd'hui Noël ! Béné soit celui qui remplit les bottines et met des capuchons d'argent aux flacons du réveillon !

La table est immense ; à porte de vue les coupes de cristal scintillent — de gros brinquets de fleurs naturelles y sont placées et de grands chandeliers de bronze beaucoup plus modernes que ceux de la bible pointent vers le plafond leurs innombrables bougies parfumées.

Toutes nos belles petites sont présentes et toutes rivalisent de gaieté ; c'est un pandémonium abracadabrante de petits démons roses, aux cheveux ébouriffés qui chantent, caquettent et rient de toutes leurs forces.

Des détonations fréquentes se font entendre. C'est le cliquet ! et les coupes s'entrechoquent et la pétillante liqueur des bords de la Marne verse la folie dans les têtes tout en lançant ses reflets d'or dans toutes les directions !

Soudain un murmure se fait entendre. Trois coups sont frappés à la porte. L'on ouvre.

blotins qui l'accompagnent et qui sont chargés de distribuer les cadeaux.

Tirant alors de son carquois un petit papier rose, Cupidon commence sa lecture :

Qu'on rie et qu'on s'amuse !

C'est aujourd'hui Noël ! J'ai pour le plaisir de mes joyeuses sujettes, été guérir d'innombrables présents ; je vais avoir l'honneur de vous les énumérer.

Qu'on boive à ma santé, je suis Cupidon généralissime des armées d'amour, dieu du paradis de Vénus, ex-roi des états de Cythère.

Je donne :

A Marguerite Kaillon, douze flacons d'alcool de menthe et deux petits cailloux recueillis par moi au fond du fleuve bleu.

A Henriette Kaillon, sa mignonne petite sœur, le portrait authentique de la dame de pique par l'un des plus célèbres peintres modernes.

A la signora Amélie l'Italienne, un tamboeur de basque, un papillon en brillants et un manuel de prononciation.

A la baronne de St-Ouin, une couronne authentique et des parchemins du temps des croisades.

A Joséphine la planteuse, un coupé miniature en ivoire qu'elle verra placer sous le globe de sa pendule.

A Fonfon, Mlle Giraud de A Belot et un fauteuil permanent au théâtre des Célestins.

A Adrienne Roux, une paire de patins à roulettes d'or et un costume complet d'odalisques.

A Annette Grevinette, un abonnement au « Journal Amusant », le portrait de Grévin et une palme d'élegance.

A ma Mère M'attend, l'art de faire perdre patiemment à ceux qui l'attendent et un petit bonnet blanc.

A Cécile Chatelain, un prix d'équitation.

A Pauline Brun, un chapeau maccotte et une boîte à musique jouant tous les airs de cette opérette.

A Tonine François, les œuvres d'Alfred de Musset sans gravures.

A Marie la Petite Poupée, une lorgnette dont elle ne se servira que par le gros bout pour voir tout le monde à sa grosseur.

A Jenny l'ingénue, « Candide » de Voltaire.

A Charlotte la Vadrouille, la permission d'embrasser maître Martineau.

A Elodie Vallois, le portrait de Philippe VI et une ombrelle dont il se servait durant la canicule.

A Marguerite la Nantaise, un porte-bonheur, avec cychon porte-voine.

A Jenny Bétel, un panier de kirsch de la Forêt Noire et un Gambrinus en Saxé.

A Jeanne Confort, le portrait de Jeanne Childbert et un flacon de lait mameila.

A Clémentine Grojean, un exemplaire de « Mouseline ».

A Sabine, un flacon de Kumel, la vue du Pont du Diable à Briançon et l'histoire de la brasserie des Jacobins depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

A Léontine, une boîte de poudre de Java.

A Lucy la rôtie, une marotte et le portrait de Got dans le rôle de Triboulet.

A Céline Montier, un bracelet renaissance orné de perles.

A Hermine Gillon, les œuvres complètes de Madame de Sévigné, reliées en maroquin rouge.

A Victorine Boudet, le « Nabab » de Daudet, l'art de conduire les charrettes anglaises et un costume de bébé pour le premier bal masqué.

A Adèle Desanges, six chevaux russes et un coupé portant cette devise : « L'Ange est fait pour tomber ! »

A Titine, un costume d'incroyable avec l'inevitable collet noir, plus le livret de Mme Angot.

A Marie Matossi, un buisson d'écrevisses ayant fait trois fois le tour des cabinets particuliers de France et de Navarre.

A Jenny Merlucho, « le Livre des convalescents » du très spirituel Pirouette alias Coquelin cadet.

A Léonie de Saint-Matrimon, une broche de diamants représentant son blason, une boîte de soldats de plomb et la clé de la cave de maître Martineau.

A Fanny Bombance, une salle à manger style Louis XIII, les œuvres de Brillat-Savarin et de Monselet et deux exemplaires du Cuisinier modèle.

A Eugénie Sphinx, un billet circulaire pour l'Égypte où elle complètera ses connaissances sur les charades en déchiffrant des hiéroglyphes.

A la vieille Baronne, un volume de Vast-Ricouard : « la Vieille garde ».

A Elisa Béliand, un collier pour Lisette.

A Pauline Bac, un cornet de berlingots gagnés l'an dernier à la vogue des Brotteaux.

A Marcel Abel, le portrait de Cain d'après une gravure du temps.

A Ninette Perrin, un ascenseur.

A Elisa du fer, un flacon de l'eau des Brahmes.

A Jeanne Sève, un flacon de morphine et une chemise de soie noire.

A Marie Roux, un fonds de modiste.

A Francine de la Roche, un éventail en plumes d'autruche.

A Blanche Tête de Singe, une cuirasse en nickel.

A Louise Egraz, les principales vues de la Grande Chartreuse et quelques flacons de la liqueur qu'on y fabrique.

A Adèle Brun, un exemplaire de la « Femme de feu » de Belot.

A Jeanne Childbert, l'histoire de France de Touchatout, le portrait en pied de Jeanne Confort et les nouvelles de Marc de Montifaud.

A Juliette, un volume de Shakespeare et douze douzaines de portraits par les frères Joget.

A Claudia Rachel, une foule de gravures qu'on ne peut trouver qu'en Suisse et une quantité de volumes qui ne s'échappent qu'à Bruxelles, plus une couronne de vicomtesse en caoutchouc galvanisé.

A la vicomtesse Marthe de la Roche, un abonnement à la Vie élégante et à la Gazette hérauldique.

A Marguerite la Moscovite, un fauteuil pour les Ecclésiastiques.

L'orchestre entama alors une valse des plus entraînantes, une valse de Klein, si j'ai bonne mémoire, et Cupidon vint prendre place en son fauteuil présidentiel en criant :

Christmas ! Christmas !

A sept heures du matin, tous les convives sommeillaient, ni plus ni moins que dans un conte de Perrault. L'Amour lui-même s'était endormi sur son carquois.

Les joyeuses soupapes ne se réveillèrent que très tard ; Cupidon dormait toujours. Clémentine Grojean l'embarqua dans son coupé. Et le petit dieu n'a ouvert les yeux qu'à midi, alors que toutes les cloches et les pendules sonnaient allègrement : Noël ! Noël !

J. SABATIER.

MYSTÈRE

A JULIA

de la Brasserie du Square.

Est-elle brune, est-elle blonde ?

Je l'aperçus brune d'abord,

Puis un jour, je crois, dans le monde,

Je l'aperçus en cheveux d'or.

Je voudrais, telle est ma folie,

A son gai lever, le matin,

La voir comme Suzanne au bain

La brune ou la blonde Julie.

De l'aime d'un amour bizarre !

De qui l'aime, je suis jaloux,

Et tous les soirs je vais au Square

Pour contempler ses grands yeux doux.

L'enfant, du reste, est si jolie

Qu'à ses tables tous les buveurs

Aiment, comme elle aime les fleurs,

La brune ou la blonde Julie.

Aussi je viens ici lui dire

(Ne trouvez pas ça singulier)

Que je veux un soir la conduire

En... cabinet particulier.

Je veux, après le Malvoisie,

Entre un londré et le moka,

Embrasser sur un doux sofa

La blonde ou la brune Julie.

Paul Hissou.

ECHOS

DE

LA PROVINCE

Besançon

Les trois belles-petites du quai de Strasbourg se font un peu trop remarquer par leurs cascades espérées, surtout dans leurs promenades à Brézilès.

Nous les prions d'être un peu plus réservées à l'avenir.

Fine-Mouche.

La planteuse Pomme-d'Amour ferait bien de ne pas se montrer à sa fenêtre le matin dans un costume aussi négligé, les cheutes au vent et vêtue d'un peignoir d'une fraîcheur plus que douteuse.

Nous lui conseillons d'être un peu plus coquette.

Beppo.

Vesoul

Appelons donc la ville où cela se passait Cosmopolis si vous le voulez et l'héroïne de l'histoire Lympia.

Adonc, admettez que Lympia qui avait juré d'orner le front de son nabab fit la rencontre d'un jeune et fringant fils de Mars, et lui envoya d'une caillade tout le fluide qu'elle avait emmagasiné.

Le militaire n'était pas à sa première bataille cupidonesque.

Un jour qu'il se promenait à la campagne, une ombre se précipita affolée à son cou. Ciel ! qu'est-ce donc ! Mais qu'elle n'est pas sa stupefaction lorsqu'il reconnait la dame en question, une vieille garde.

Le fils de Mars court encore !

Brididi.

Langres

Lundi très-belle journée, quoiqu'il y ait eu du brouillard le matin. C'est pourquoi nos belles petites en ont profité le tantôt. Entr'autres la blonde Pauline, qui portait bras-dessus, bras-dessous, avec son godoleur ordinaire muni d'une énorme jumelle pendue à son cou, peut-être pour avoir les correspondants de la... Bayarde, qu'ils n'ont pas vu.

Ah ! par exemple, voilà la grande cascadeuse qui a fait treize mois à Anberive qui fait des siennes. Pardon, mademoiselle, je ne suis pas celui que vous cherchez.

Belle Julia, ma mie, je vous en supplie, ne vous fâchez pas que vous êtes sur la « Bayarde ». C'est la vérité.

Le Bavard indiscret.

Désormais, plus de sécurité dans nos rues ; on ne p'erra plus passer dorénavant que munis d'un para... pluie, car il faut s'attendre à chaque instant à recevoir sur la tête la substance qui inonda jadis M. Pévior.

L'histoire que je vais vous raconter, ami lecteurs est véridique ; elle est arrivée à un de mes amis, il y a à peine trois mois. Il aurait voulu garder pour lui et sa marchandise son secret et s'était bien promis de n'en parler à personne.

Mais aujourd'hui, une circonstance plus qu'imprévue, le pousse à dévoiler ce qui aurait voulu rester caché, et c'est sur moi et sur la bienveillante Bayarde, qu'il compte pour la faire connaître à ses lecteurs.

Cette histoire est très sérieuse ; enfin, je commence, en laissant la parole à mon ami A. P., qui en fut le héros.

« Un matin, il était 5 h. 1/2, je me rendais à mon travail, en passant rue des Mouliars, sur le trottoir de droite, quand soudain j'eus devant moi une foule de gens, à la maison portant le numéro... et en même temps je reçus, devinez quoi... la bile de Saint-Thomas. »

Nous avons eu depuis, mon ami et moi, que cela lui venait d'une blonde aux cheveux d'or, très-connue dans notre ville.

Ceux des moins crédules qui ne voudraient pas croire, sont priés d'aller se renseigner au café X... Ils lui sauront à quel s'en tenir. Circonstance bizarre, mon ami est peintre.

Un bavard indiscret.

Belle brune des environs de la place Chambeu, où allez-vous donc d'un pas si agile un dimanche soir, accompagnée de votre jeune adorateur à la barbe négligée. Je vous ai vu dans deux endroits, vers le champ de Navarre, puis derrière l'hospice.

Il ne faudrait point débancher ce jeune calicot ; cessez donc vos promenades nocturnes avec cet aimable Bibi. Venez sur vous à l'avenir, car j'en connais le g. sur vous et si je vous revois encore, je dévoilerai vos escapades intérieures.

Ouvrez donc l'œil,

Notre ville vient d'ouvrir ses portes à une nouvelle recrue. Cette jeune pimbèche aux vingt-cinq printemps arrive de Marseille.

Belle poulette, je crois que vous auriez aussi bien fait de rester que de venir étaler vos grâces sous notre ciel.

1 K K TOES.

Gray

La petite Brunette semble vouloir tenir compte de nos observations, car depuis quelque temps nous ne l'apercevons plus aussi fréquemment le soir, en compagnie de son amie, sur le chemin Neuf.

La petite Titine pourrait-elle nous renseigner au sujet de la mystérieuse promenade qu'elle accomplissait l'autre soir, en compagnie d'un de ses jeunes adorateurs ?

Nous prions cette belle petite d'être un peu plus réservée à l'avenir.

D'où vient donc que la mignonne Marie est si triste depuis quelques jours ? Est-ce que par hasard elle aurait été abandonnée par son jeune adorateur ?

E. TONANT.

Margot la Brune pourrait-elle nous dire pourquoi elle chantait si fort l'autre soir ? Nous lui conseillons d'être un peu plus réservée à l'avenir.

Ton.

Le Creusot

Jeanne la brune continue toujours ses petites excursions dans les environs de la gare.

Cette belle petite pourrait-elle nous dire pourquoi elle était si mélancolique dimanche soir.

Léontine la frisée ferait bien d'être un peu plus réservée lorsqu'elle se promène le soir. Nous lui conseillons de ne pas chanter aussi fort lorsqu'elle rentre en ses pénates.

Ca creuse.

Crèches

Pauvre Henriette, que tu es à plaindre, le guignon te poursuit partout, seulement ce que tu as fait ces jours derniers te rend hommage, tu as agi en citoyenne, tu as fait voir que tu avais du cœur, les mauvaises paroles de ton infidèle protecteur que tu as tantimes, pour qui tu as donné ce que tu avais de plus cher et qui t'a abandonnée sur le chemin de l'adversité tout ne lui portera pas bonheur, tu as la satisfaction d'avoir agi avec bravoure.

Un Nain.

Que pourraient nous dire toutes nos belles petites, Jeanne-la-Blonde, François-la-Brune, la belle Marie aux larges boutons et Louise aux yeux bleus, sur la journée qu'elles ont passée la semaine dernière, quelle animation à quel bal d'amour.

Je crois que notre belle espérance Maria-la-Brune est maintenant sortie de la tourpe dans laquelle elle était subitement tombée. Cette évasive jeune fille toujours en compagnie de son inséparable Marie-la-Frisée ont beaucoup fait parler d'elles ces jours derniers.

Mâcon

On assure que la belle Amélie Piton-Rouge a reçu pour ses cadeaux de Noël, un superbe flacon de carmin ainsi qu'une boîte de maquillage au complet.

Espérons que ses étrennes ne seront pas moins magnifiques.

Fanny la Nuqué a, paraît-il, également reçu un présent splendide à l'occasion de la Noël ; c'est un superbe petit chien havanais qui répond au nom très mélodieux de Titi. Nous le félicitons.

Le réveillon a été fêté par la plupart de nos belles petites. Titine la brune a tellement absorbé de champagne dans la nuit de Noël qu'elle n'est pas encore rétablie de ce formidable Balhazar.

Bonno.

Villefranche

MENUS FAITS DE LA SEMAINE

Judi. — Nos belles petites qui ont en quelque chose à se reprocher pendant la semaine précédente, se rendent en foule chez le libraire pour acheter la « Bayarde », afin de voir si leur nom ne figure pas sur le journal accoutumé qui est suspendu... sur leur tête comme une épée de Damoclès.

Le succès du jour est tout pour le nouveau correspondant Coco, et le soir, chacun s'aborde en se demandant sur l'air connu :

Qui qu'a vu, qu'a vu Coco, Qui qu'a vu, qu'a vu Coco.

Vendredi. — Il pleut. Les charmantes déesses qui affrontent nos trottoirs boueux relèvent leurs jupes bien plus haut que le cheville, ce qui nous permet de voir une multitude de gracieux mollets, parmi lesquels, notre impartialité nous fait un devoir d'en convenir, il y avait bien quelques tibias qui essent pu rivaliser avec ces tuteurs de vigues vulgairement désignés sous le nom d'échalas.

Samedi. — Le reporter El Salda nettoie sa bibliothèque, laquelle se compose d'un unique volume que la première concubine pourra vous révéler d'un bout à l'autre. Cet ouvrage, signé d'éloge, a pour titre l'Amoureux transi.

Dimanche. — La journée est assez calme ; vers le soir seulement nos rues s'animent, et nos vadrouilles de haut et bas étage s'en vont réveiller au bras de leurs galants. Leurs lèvres gourmandes se poutrent à l'avance à l'idée des mets succulents qui doivent composer ce repas pantagruélique.

Il va dans dire qu'il y en aura plus d'une sous la table avant que l'en soit au dessert.

Lundi. — Une demi-mondaine a arrêté... un plan de conduite et un correspondant de la « Bayarde », le premier dans sa tête et le second dans la rue Nationale.

Le plan de conduite consiste à passer pour la fille prude, afin d'essayer de trouver un protecteur sérieux.

Le correspondant s'appelle Jean Loup. Elle lui a demandé une verte semonce et l'a menacé de lui donner autre chose la première fois qu'il s'occupera d'elle.

Mardi. — On nous assure que l'Alluré de la Bresse, comprenant que le métier de collaborateur n'est pas sans danger, et peu désireux de voir détériorer sa petite personne, vient de regagner ses marécages des Dombes.

On ne saurait l'en blâmer.

Mercredi. — Rigolboche étant encore sous l'impression du cauchemar que nous avons eu le malheur de publier, il y a quinze jours, n'a pu répondre cette semaine ; nous nous plaignons à croire qu'il retrouvera sa vieille plume d'autrefois et qu'il saura nous imposer silence comme à feu Jacob Nucée.

Puisse sa modestie ne pas s'offenser de ce que je lui rappelle cet exploit.

A jeudi.

Fra-Diavolo.

L'occasion du renouvellement de l'année, j'invite tous les correspondants de la « Bayarde » à venir prendre part au festin qui aura lieu lundi soir dans ma nouvelle maison de la rue du Tonneau. J'espère que Fra-Diavolo et le Bressan assisteront à cette petite fête ; quant à Jean Loup, on se passera bien de sa visite, car on ne doit pas être à l'aise avec un tel personnage.

Rien ne manquera pour égayer les convives : musique, danse, enfin rien.

Pour vous, chers lecteurs et aimables lectrices, qui ne pouvez assister à ce banquet fraternel, Don Juan Lopez vous souhaite à tous la bonne année.

Que fûsiez-vous, ô divine Marguerite, vendrez-vous sur le boulevard de la gare, attendez-vous votre nabab aux cheveux blonds ? Ba ce cas, vous pourriez vous donner un lieu de rendez-vous plus sain ; car exposée aux intempéries de la saison, vous pourriez attraper un bon rhume.

Recevez ces quelques mots comme un conseil d'ami.

Don Juan Lopez.

Belleville

La belle Claudine pourrait-elle nous dire quel souvenir elle a rapporté de son dernier voyage. Serait-ce par hasard un petit chapeau de Bressane, ça lui irait si bien.

Une jeune et tette petite frisée se fait bien remarquer depuis quelque temps, si elle continue, nous la désignerons et raconterons ses aventures.

La belle blanchisseuse frisée espère-t-elle donc épouser son beau chanteur, qu'elle le tient de si près. Qu'elle fasse attention, elle est surveillée.

Dans quelle intention la grande P... va-t-elle si souvent se promener le soir autour de l'église. Deviendrait-elle dévote ?

1 Kiléavus.

Lons-le-Saunier

Malgré nos recommandations si souvent répétées, Nana et son amie la Filie n'en continuent pas moins leurs effronteries. Dimanche elles avaient remis leurs chapeaux de garçon qu'elles avaient omis de dégraisser.

Nous pensons que ces deux biches reviendront à des sentiments meilleurs et que nous n'aurons rien ou du moins très peu de chose à redire sur leur compte.

1 Corps beau.

Nana a été beaucoup remarquée au théâtre ; d'ailleurs son chapeau à la mousquetaire qui abrite son cou frison, lui sied à merveille.

Disons que Nana aime beaucoup le café, aussi ça l'excite ; la nuit dernière elle a rêvé aux « Cloches de Corneville » ; elle voyait le vieux bailli à ses côtés occupé à compter ses louis, elle étendait la main pour les prendre lorsqu'elle s'est éveillée.

Nous l'engageons à supprimer le café pour ne pas que pareilles débauches se renouvellent.

Lord gnou.

Nous prions Anna et Marie d'être un peu moins cascadeuses, ces belles petites pourraient-elles nous dire ce qu'elles vont faire tous les jours derrière le lycée où elles passent l'après-midi à se faire des fluxions.

Gustine voit pourtant qu'elle vieillit, elle se fait protectrice de deux jeunes jolies Fillettes et son amie, attention Gustine les petites sont russes et te vendront dans le fond d'un sac.

Cette pauvre Laure a décidément bien du malheur avec son infidèle qui ne quitte plus les coussins du théâtre, elle fait pourtant pour lui tous les ans un pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrance.

Cocotte.

Grenoble

SOUHAITS DE LA BAYARDE AUX COCOTTES DE GRENOBLE

Voici, chers lecteurs, les souhaits que je forme pour chacune des cocottes du clan de la bicherie grenobloise.

Je prie les cocottes que j'oublierais de citer dans cette nomenclature de vouloir bien me pardonner cette omission.

Je commence. Donc, je souhaite à :

La grosse Emma. — De devenir aussi maigre que Sarah Bernhardt.

Juliette la brune. — De quitter le chemin du vice et choisir celui de la vertu.

Adèle, dite la vadrouilleuse, (ayant la langue plus longue que son cou). — A se corriger de tous ses défauts, ah ! pardon, de ses vices, et elle en a pas mal, quoiqu'elle n'ait pas encore 19 ans, mais je crois, comme le dit un proverbe : A vouloir blanchir un nègre, un barbillon perd son savon.

Francine Roux. — Sa présence continuelle dans les murs de notre ville.

Marie Brunet. — La trouvaille d'un trésor, c'est-à-dire un nouveau nabab, qui lui rende ses parties de plaisir en voiture et lui fasse faire à nouveau des excursions scientifiques intra et extra-muros. Cette belle

Tain-Tournon

La cascadeuse Mariette dont nous avons annoncé jeudi dernier le départ pour Aubenas est de retour dans nos murs. Nous l'avons aperçue en compagnie d'un jeune godelureau faisant partie du bataillon de ses fervents adorateurs.

Thérèse la plantureuse est très réservée depuis quelques jours. Pourvu que cela dure !
Théo.

La sémillante Amélie la cascadeuse est pareillement brouillée avec son amie Léonie depuis quelques jours.
Serait-une question de jalousie.

D'où vient que la blonde Est-ce est si triste depuis quelques jours ? Est-ce que par hasard cette jeune tendresse aurait été abandonnée par son jeune protecteur.

Véridic.

Aubenas

La Négresse paraissait bien gaie, lorsqu'elle se promenait, l'autre soir, en compagnie de son amie Titine.
Elle avait probablement absorbé un nombre considérable de Chartreuses.

Le Torinouse a enfin abandonné son fichu rouge. Nous lui adressons à ce sujet nos plus sincères félicitations.
On assure que son protecteur doit l'équiper à neuf à l'occasion du Jour de l'an.

Toulmond.

Privas

Où va donc tous les soirs la sémillante Fifi, soigneusement emmitouffée dans son vaste fichu sombre ? Nous serions heureux de le savoir. Ses démarches mystérieuses nous intriguent.

Lucie la cascadeuse pourrait-elle nous dire pourquoi elle fait tant de bruit lorsqu'elle accomplit ses petites promenades nocturnes en compagnie de sa camarade Léontine.

Nous conseillons à Lisette d'être un peu plus réservée !

Depuis quelques temps, cette demoiselle fait un tapage infernal. Nous la prions de se modérer.

Hellen.

Annonay

D'où vient donc que la minuscule Léontine est si triste depuis quelques jours ? Est-ce que par hasard cette petite demoiselle serait malade ? On bien aurait-elle été abandonnée par son protecteur.

Nini la Blonde va nous quitter. Cette belle-petite va, paraît-il, aller s'établir à Privas. On assure qu'elle possède dans cette ville un adorateur dévoué, c'est un fils de Mars.

Bon voyage !

Totor.

Saint-Etienne

CHRONIQUE THEATRALE

Deux drames dans la même semaine, c'est vraiment être avide d'émotions ; c'est cependant ce que nous avons fait. Le dimanche, « le Joff-Berrat » ; le lundi « le Courrier de Lyon » ; avec « 415, rue Pigalle » ; voilà ce qui s'appelle du dévouement ; eh bien, nous ne le regrettons pas.

Quelques mots sur l'interprétation de ces deux drames.

Nous citerons en première ligne M. Fazon notre sympathique premier rôle, dans les rôles de Dagobert et de Lesurques, il a su se montrer au niveau de sa juste réputation. Mme Bert dont l'éloge n'est plus à faire, n'a fait que confirmer dans l'opinion que j'ai émise sur elle dans mes chroniques précédentes ; fine diseuse, bonne comédienne, elle a parfaitement compris le rôle (malheureusement trop court) de la Bachasse. Nos compliments très sincères à Mlle Bizet qui jouait le rôle sympathique de la Mayeux. Le rôle jésuitique de Rodin, a trouvé en M. Favre un digne interprète nos félicitations très sincères ; nous les adressons également à M. Bert pour les rôles de Coche-tout-Nu et de Cheppart.

N. Vergny dans le rôle de l'abbé Gabriel a eu sa large part de succès. Mlle Bonnefoy (Blanche), Mme Bonif (Rose) et Mlle Hilson (Florine), ont été toutes trois charmantes dans leurs rôles secondaires ; et, je regrette que le manque de place m'oblige à abréger toutes les félicitations qu'elles méritent. Charmante Mlle Veillers, dans le rôle d'Adrienne qu'elle a joué admirablement. M. Favreux et Raimbault complétaient ce bon ensemble, et ont participé pour une large part au succès de ces deux soirées. « 415, rue Pigalle » que l'on jouait pour terminer la soirée de lundi, a retrouvé le succès des représentations précédentes ; c'est une de ces pièces que l'on voit avec plaisir ; surtout quand elles sont interprétées par des artistes comme M. Perron notre sympathique directeur et premier comique. MM. Bouf, Vergny et V. Raimbault. Nous avons revu avec plaisir, Mme Favreux, toujours très drôle dans son rôle de vieille potière ; ainsi que Mmes Raimbault, Veillers et Hilson.

Mardi 27 décembre, irrévocablement première représentation de « Michel Strogoff » le grand succès des théâtres du Châtelet et de la Porte St-Martin ; nous avons assisté aux répétitions générales, et nous pouvons prédire à l'avance un immense succès ; décors, accessoires et costumes entièrement neufs, mise en scène très soignée ; tout un corps de ballet et de plus très bonne interprétation.

M. Perron notre intelligent directeur, s'est imposé de très grandes sacrifices pour monter cette pièce avec tous les soins désirables ; espérons que les recettes répondront à ses efforts ; c'est notre souhait le plus cher.

Dans mon prochain courrier, je vous enverrai le compte rendu de cette première représentation.

Anquez de Choquel.

Qui l'aurait cru, les gones, C'лина a pourtant... chut vous n'avez compris.

Nous ne voulons pas et nous ne devons pas en blâmer la pauvre fille, car, comme la très bien dit le poète si gaulois et si vrai centenaire :

Que l'on fasse entre tout un enfant blond ou brun
Palmonique ou bossu, borgne ou paralysique,
C'est très joli déjà quand on en fait un.
Le pauvre bébé est mort, nous nous as-

socios à la douleur de sa mère mais nous aimons à croire que pour lui comme pour elle, il est bien mieux où il est, car...

La vie est un tissu de misère et de larmes.

Démocratie.

Après une discussion des plus orageuses et s'être mis d'accord, les rédacteurs de la Bavarde ont décidé ce qui suit à titre d'étranges à nos demi-mondaines.

A la vicomtesse de la Bachasse :

1. Quinze kilos de zinc pour se faire tailler des bracelets ;
2. Une cuvette incassable ;
3. Une bonne sourde et muette et négresse par dessus le marché, qui serve très-bien sa maîtresse et soit de la plus absolue discrétion ;
4. Un protecteur en nickel qui puisse résister à toutes les intempéries de l'air ;

A la grosse Amélie :
Trois flacons d'eau des Brahmanes pour prévenir l'obésité.

A Céline :
Un grippe.

A la grande Louise :
Une paire d'échasses.

A Fifi :
Un exemplaire de l'arrêté.

A Marie :
Un costume de cantinière, et une paire de jumelles à quatre verres pour mieux distinguer ceux qui la mettent sur la « Bavarde » de ceux qui ne la mettent pas.

A Rosalie de la Dorée :
Un lacrymatoire.

A Agathe :
La note de sa tailleuse.

A Produits Chimiques :
Deux sous.

A Madeleine-la-Vadrouille :
Un joujou d'enfant.

A la grande Aline :
Une carte de circulation sur les tramways.

Les ressources de nos correspondants étant épuisées, nous avons dû renvoyer la suite au jour de l'an de l'année prochaine.

Rikiki.

LE MASSACRE DES INNOCENTS

SUITE DU SAINT-EVANGILE SELON SAINT-MÉDARD

En ce temps là, régnait au fond d'une ville de province une princesse cruelle du nom de la Bachasse.

Une épidémie régnait dans la contrée, en même temps que la Bachasse, et cette épidémie menaçait de s'étendre dans les pays environnants.

Cette épidémie venait de Lyon ; un journal s'était créé dans cette ville, et comme tout le monde était le correspondant attiré de ce journal, les enfants qui venaient de naître refusaient le sein de leur nourrice pour demander du papier, une plume et de l'encre et composer des tartines que pour la modique somme de trois sous ils envoyaient ensuite à Lyon.

Le mal était grand, ce n'était plus un mal, c'était une gangrène, la fièvre de la correspondance, correspondance odieuse où les demi-mondaines étaient mises à l'index.

La Bachasse rassembla donc ses disciples, au moyen d'affiches qu'elle fit imprimer aux Marinoni et l'on étudia les moyens de prévenir les progrès du mal de plus en plus croissant.

C'était dans une grande salle de trente-deux mètres carrés, où de longues tentures de soie descendant jusqu'à terre tout le long des murailles.

Une cheminée de marbre noir surmontait une grille sans cesse alimentée par des exemplaires de la « Bavarde », et trois colonnes d'airain achevaient de donner à la salle l'air de ces antiques galeries où nos pères gardaient les armures de leurs ancêtres.

Un modèle en ivoire de la Vénus de Milo était sur la cheminée, mais par un raffinement de l'art, la Bachasse qui n'aime pas les choses incomplètes, avait fait ajouter deux énormes battoirs aux membres tronqués de cet antique chef-d'œuvre.

Au fond de la salle un immense rideau. C'est là que les disciples se réunirent. L'affiche qui les avait convoqués était conçue en ces termes :

Mes chères sœurs en nocces, vadrouilles de toutes sortes, je vous invite à une grande exécution qui aura lieu en mon cénaire, on médiera de la « Bavarde ».

Et le soir même toute la bicherie était au rendez-vous.

Un de nos amis, déguisé en hébé, assistait à la réunion, et y a pu voir les minois de la grosse Amélie et de la grande Adèle, toutes deux en grande toilette, et fumant des cigarettes à un sous les trois.

Dans la classe infime, figuraient Madeleine la vadrouille, et Catherine l'écrasée.

La conférence commença :

En vérité, en vérité je vous le dis, mes très chères sœurs, la « Bavarde » est un journal infâme.

Il faut la démolir, s'écria la grande Louise.

Zut pour elle, beuglait Catherine.

La Bachasse continua :

La « Bavarde » est un journal infâme et ses correspondants sont des malotrus.

Chabut, interrompit Madeleine la vadrouille ferme la bête, cria Fifi.

Et ta sœur, beugla de nouveau Catherine, qui était encore sous l'influence du poison qu'elle avait consommé au réveil-

Après trois rappels à l'ordre successifs, toute allocution étant devenue impossible, on se mit à jouer aux dominos.

Cependant, le rideau du fond de la salle intriguait fort nos belles petites qui se demandaient quel mystère pouvait planer, ou plutôt se cacher derrière cette tapisserie.

Claudia disait qu'une compagnie de zouaves y faisait faction ; Mathilde y cherchait un magasin de coiffures, et Louise, des rayons de corsets garnis.

Quant à Catherine, elle ne rêvait ce soir-là que fûts de vin vieux, bonbonnes et autre chose.

La Bachasse mit fin à l'anxiété générale en appelant sa bonne qui tira le rideau et alors...

Vous connaissez, amis lecteurs, ces barques construites en mauvaises planches, barques de trois mètres de long sur cinq de large, où avec des boules faites de vieux chiffons on abat les têtes de Dumolard et de Tropmann.

C'est une de ces barques qui se dérobait derrière le rideau, avec cette diffi-

rence que Tropmann et Dumolard étaient remplacés par les rédacteurs ou pseudo-rédacteurs de la « Bavarde ».

Trois rangs de condamnés figuraient dans cette arène où tout devait périr.

Au milieu, au rang d'honneur les malheureux Stéphanos avec leur nom au-dessous de leur buste.

Irmès de Chaney en tête.

C'est Céline qui lui porte le premier coup.

Aramis, Sphinx, Uzi Alouvy. De Bois d'Ucy, De Rysor et de Rysos et le malheureux Roba, qui a cassé sa plume sur le dos d'un conciergé, Anquez de Choquel y figurait aussi, etc., etc., en haut, la rédaction lyonnaise, en bas, les correspondants de tous les pays.

Bustes ressemblants au possible, où les moindres détails de physiognomie n'étaient pas oubliés.

Aline ne quittait pas des yeux cette longue suite de condamnés à mort, et se faisait expliquer leurs crimes par Rosalie, qui lui servait de Cicéron.

Tu vois celui-ci disait Rosalie, il n'était pas méchant, mais un chagrin d'amour lui a détraqué la cervelle, il n'a jamais connu de femme ayant voué depuis son malheur une haine éternelle au sexe féminin.

Le massacre commença.

En un clin d'œil Irmès avait les deux yeux pochés.

De Bois d'Ucy, le bras écrasé, se faisait panser chez le pharmacien ; Aramis tombait sur ses chausses ; et Roba, la cervelle à terre, cherchait à en ramasser les débris pour les jeter à la face de quelque fustier.

Rien n'échappa au massacre.

Notre ami devant cet abattage, fut forcé pour ne pas se compromettre, de tirer aussi, et en un clin d'œil son propre buste volait en éclats, ce malheureux, c'était Anquez de Choquel.

Tous les innocents périrent cette nuit-là, les exécuteurs se retirèrent sans bruit, l'ordre régnait à Saint-Etienne.

Médard.

Pour copie conforme :

L'Ereinté.

Mesdemoiselles les hébés de la cité stéphanoise devraient bien observer plus exactement les articles de l'arrêté, leur ordonnant de ne pas s'asseoir aux tables de leurs clients.

La vicomtesse Maria la Bécasse a disparu depuis plusieurs jours ; cette belle dame aurait-elle été faite une petite excursion à Perpignan.

On nous assure que l'illustre Zoulou a quitté notre ville. Dans quelle direction cette célèbre porteuse de sacoches a-t-elle pris son vol.

D'anciens disent qu'elle marche vers la capitale. Serait-ce vrai ?

Cartello.

CHAGRINS D'AMOUR

Pauvre Antoinette, sa résolution est inébranlable ; elle est décidée à se suicider, malgré les consolations et les conseils, que mon ami Guguise et moi n'avons cessé de lui prodiguer. Tout de même, les hommes sont bien canailles ! Il faut nous attendre un jour où l'autre à lire dans un journal de la localité, un entrefilet dans le genre de celui-ci :

Ce matin deux correspondants de la « Bavarde » qui s'amusaient à pêcher des histoires sur le compte de nos gentilles nées de St-Etienne, ont aperçu dans les eaux du lac de la impudique et impétueuse Furent, le corps d'une femme nageant entre deux eaux...

Après des efforts surhumains ces deux vaillants fils de Bavarde, ont réussi à ramener sur le bord rabonneux de ce fleuve le corps inanimé. Ils se penchèrent et reconnurent ? Oh douleur... le corps de l'infatigable Antoinette ; sur le compte de laquelle ils avaient écrit tant d'histoires.

Anquez de Choquel et son ami Guguise en sont devenus blancs... de Cyrus, et l'on crant qu'ils ne se portent à quelque funeste détermination, leur douleur est navrante.

D'un commun accord ils ont juré sur le corps d'Antoinette, de ne plus écrire dans la « Bavarde », et, séance tenante ils ont envoyé à M. L. d'Asco, leur démission de correspondant.

Anquez de Choquel.

Izieux

La grande Claudine la brune est au comble du désespoir. L'adorateur de cette belle, la délaissée paraît-il ; aussi fait-elle tous les jours beaucoup de bruit.

Pourquoi donc cette catapultieuse demoiselle fait-elle d'aussi fréquentes visites à Saint-Chamond.

Cuirassier.

Firminy

Jenny est toujours de plus en plus mélancolique. Nous n'avons pas encore pu découvrir la cause de sa tristesse. Nous supposons cependant qu'elle a été abandonnée par son adorateur.

Léonie nous est enfin revenue. Cette belle petite a été accueillie à bras ouverts par ses petites camarades qui l'attendaient avec impatience.

SOPRANO.

Saint-Chamond

Emma la Frisée va, paraît-il, abandonner notre ville pour aller se fixer à Saint-Etienne. S'aurait-elle les yeux noirs de certain fils de Mars qui l'attireraient.

Clémentine la Grenobloise continue toujours ses excursions dans la cité stéphanoise. Nous l'avons aperçue l'autre soir à la gare avec son ami Suzanne.

LUC RESSE.

Rive-de-Gier

Nous n'avons toujours pas de nouvelles de la sémillante Marie la Gréle.

En revanche, nous avons à signaler l'apparition d'une nouvelle tendresse. Elle répond au doux nom de Marguerite la Blonde et nous vient en droite ligne de Macon. On assure que c'est une intime amie de Juliette.

Grand-Croix

Maria la cascadeuse ferait bien d'être un peu plus réservée et de ne pas tant bavarder sur le compte de ses petites amies.

Quand à son amie Claudine, nous lui

conseillons de ne pas se promener aussi tard en compagnie de ses petits camarades. Nous prions cette charmante demoiselle d'être moins bruyante.

Vor-Pouf.

Roanne

La sémillante petite Marie est mélancolique depuis quelques jours.

Les mirabolants projets de réveil qu'elle bâillait depuis si longtemps ont été subitement renversés.

Au moment où elle se promettait toute joyeuse de gaie ment réveiller, elle a été surprise par son jaloux protecteur, lequel s'est empressé de lui faire réintégrer le logis.

Ainsi vont les choses de ce monde !
Ainsi se détruisent nos plus douces illusions !
Lector.

Grémieu

La petite Marie va, paraît-il, recevoir sa gâlette. Est-ce que par hasard Cupidon l'aurait favorisée ? Nous le croyons.

Jenny la Maigrelette va, nous assure-t-on, partir pour Lyon où elle a l'intention de esquisser le tableau des fûtes de brasserie.

Nous espérons qu'elle rendra visite à ses compatriotes Marguerite et Henriette Kail-

Papillon.

Bourgoin

A l'occasion de la fête annuelle du jour de l'an, « B. Bienfiteur » tient à offrir quelques étrennes aux belles petites de sa localité.

En voici l'énumération :

A miss Anna, dite la Comtesse, à propos de sa belle voix, un recueil de chansons nouvelles et quelques morceaux de poésies.

A la blonde Justine, un costume complet de la plus grande taille à cause de sa grosseur.

A Katherine, quelques petits zafatiaux pour se matérialiser un peu plus coquettement à la mode.

Enfin, à la petite Suzette la maigre, je veux faire cadeau d'une jolie harpe et d'un violon, pour dissiper son ennui et ses souvenirs moroses.

Et à Annette la grande, un magnifique chignon, véritable chef-d'œuvre capillaire.

B. Bienfiteur.

La petite Louise la Brune est toujours très cascadeuse. Nous la rencontrons tous les jours en compagnie de ses nombreux adorateurs. En rencontre-t-elle un, elle s'empresse de tailler une bavette avec lui. Nous lui conseillons d'être un peu plus réservée et d'être moins longtemps le soir. Ne pourrait-elle pas aussi être un peu moins bavarde sur le compte de ses petites amies.

Mangeur de Beafsteack.

Minuit Quartiers, c'est l'heure oronelle, où les chaises se rendent au rendez-vous. Non, non, je me trompe, elles ne vont chercher des nouvelles chez le paillard pour la messe de minuit.

Vous n'avez bien tous deviné que c'était l'Adèle et la grosse Marie, qu'était déjà l'autre jour au Champ de Mars avec un fils de Bellone.

Oh ! la la ! oustout ma tavelle, non pas aller chercher la vénération d'adulgence, te n'as elle fourré la mentotte dans un sac de paille, tu veux donc monter un patoisé dans un autre quartier, puisque tu te rends à la messe. Te n'oublier pas ton petit marchon que te faisant tant de cardeux. Ardiu Ardiu, ardiu Marie, en attendant que je te souhaite bonne année. Ardiu M. le rédacteur, à revoir l'année, je serre tous les phalanges en signe d'amitié.

Guignol.

Chambéry

La sémillante petite tendresse qui répond au doux nom de Titine est au désespoir depuis le départ de son jeune adorateur.

Elle a maigri de plusieurs livres depuis qu'il s'est enfui dans une autre région.

Pourvu qu'il revienne avant que la belle ne soit devenue aussi diaphane que Sarah-Bernhardt !

Lustucru.

Virieu-le-Grand

Toutes nos belles petites sont au comble de la joie. Voici les fêtes des cadeaux, Noël et le jour de l'an.

Déjà Emma la brune se prépare à recevoir les présents de ses généreux lababs. Nous lui conseillons surtout de ne pas confondre ses différents admirateurs.

Duguesclin.

Antoinette la blonde serait-elle malade que nous ne l'apercevons plus depuis quelques jours.

Nous serions véritablement heureux de le savoir.

Où donc allait dimanche dernier la cascadeuse Eugénie en compagnie de son inséparable camarade.

Maria la blanche et son amie Julie feraient bien de ne pas cascader aussi fort. Nous les prions d'être un peu moins tard le soir.

1 Nez-Espagnol.

Bourg

Pierrette la Rousse et son amie Marie la Blonde ne sont pas assez réservées lorsqu'elles font ensemble leurs petites excursions crépusculaires.

Nous prions ces belles petites de fredonner moins fort le refrain du petit vin de Bordeaux.

Titine la Blonde va prochainement quitter notre localité pour aller s'établir dans une autre cité. Serait-ce à Lyon qu'elle doit se fixer.

Coscorie.

On assure que l'illustre Tête de Cheval vient de faire la découverte d'un pigeon qu'elle plume avec un entrain qu'il serait difficile de décrire. On assure que cette tendresse s'est également entendue avec un antiquaire qui doit lui acheter une copie de sa tête si originale.

1 E patant.

Belley

Le concert de dimanche dernier n'a pu avoir lieu, pour cause de mauvais temps.

Nous pensions être plus heureux le jour de Noël. Il n'en a rien été. Aussi grande déception dans tout le public bellaguer. Espérons que serons plus heureux dimanche prochain.

Voici venir le jour de l'an. Nos belles petites me permettront de leur offrir quelques étrennes.

J'offre donc :

A Nini, un costume complet de sous-officier (Infanterie) ;

A la plantureuse Tignette, un dolman bleu de ciel (Cavalerie) ;

A la Tête-Platte, un superbe bonnet avec d'énormes rubans rouges ;

A Marguerite mange mon prêt, une douzaine de tabliers blancs et une jolie sacochette en cuir de Russie, installation dans une nouvelle brasserie.

Toutes les cascadeuses précitées pourront se procurer ces différents objets dans les bureaux de la « Bavarde », à Lyon.

Le Ballon de Bou Amena se permettra d'en offrir encore quelques-unes jeudi prochain (pas des cascadeuses, des étrennes).

La Tête-Platte ferait bien de modérer un peu ses promenades la nuit. On la voit constamment presque tous les soirs se diriger dans certaine rue de Belley. Où va-t-elle ainsi, c'est ce que nous saurons d'ici à jeudi.

BRASSERIE-CASINO

Rien de bien nouveau cette semaine. Nos habiles gymnasiarques sont toujours applaudis. Il paraît qu'ils ont bientôt terminé leurs engagements. C'est malheureux, car nous avons passé d'égales soirées avec eux.

Nous ne savons encore ce que nous allons avoir pour ces fêtes.

Le Ballon de Bou Amena.

Noël, Noël. Tel est le cri poussé par tous à ce moment de l'année. Cri joyeux en vérité.

Encore quelques jours et l'année 1882 fera place à 1883.

SILHOUETTE

D'UNE DEMI-MONDAINE

Marie Jacob

Une tête frisée, mignarde comme celles des poupées qui dans les étalages des marchands émergent d'un flot de dentelles et de satin pour la plus grande élégance de messieurs les bébés; une tête de fauvette toujours mobile et toujours joyeuse, oubliait les heures tristes du passé et la voix grave de l'avenir pour n'écouter que le rire clair et sonore du présent, une de ces petites têtes folles et insouciantes que le merveilleux crayon de Willette sait si bien ébouriffer et qui parviennent toujours en dépit du spleen horrible à jeter un peu de leur joyeuse humeur dans les âmes les plus mélancoliques et les plus moroses.

Tête brune avec de grands yeux noirs, qui, s'ils sont dépourvus de cette langueur mystique qu'on prête aux créoles semblant contenir la quintessence des infernales escarboucles que redoutait Saint Antoine, des yeux vifs et franchement ouverts, faits pour briller comme le soleil pour éclairer le monde, des yeux dont le jais pur, par Cupidon, eût strié de paillettes d'or et qu'on eût forcé d'écouter lorsqu'ils daignent faire avec vous un petit bout de conversation.

Avec cela deux lèvres microscopiques taillées en pleine grenade, lèvres habitées par un éternel sourire, sorte de renard purpurin derrière lequel s'abrite un régiment de petits soldats blancs coiffés d'émail; un nez très narquois dont les ailes frémissent comme celles d'un papillon prêt à prendre son essor et pour cadre à ce petit chef-d'œuvre, une orgie de cheveux fous, noirs comme l'ébène et dont les mèches frisées tombent en cascades capricieuses le long du front et de la nuque, et viennent même, les hardies qu'elles sont, serpenter jusque sur les joues dont elles accentuent la pâleur mate.

La frétilante gamine dont je viens d'ébaucher la physionomie, répond au nom de Marie Jacob. D'aucuns l'appellent Claudia, mais qu'importe! Ce n'est pour moi que la petite Marie Jacob, puisqu'elle vient de la brasserie des Jacobins; on pourrait l'appeler Rigolotte, car c'est bien, à mon avis, la plus mignonne petite riieuse du monde.

Elle trotte comme une souris, chante toujours quelque refrain; habille à tort et à travers comme une véritable linotte un jour de soleil et rit comme Samary-Magnolia elle-même.

Ah! son rire! on dirait d'une chanson de gélots! Elle est toujours de bonne humeur, rien ne parvient à la faire boudier, rien ne peut la rendre triste.

Lorsqu'elle est fâchée, elle se sauve dans un coin et rit toute seule, l'on m'a même assuré qu'elle riait en dormant! Quoique je n'aie pas vérifié la véracité de cette assertion, je suis persuadé qu'elle n'a rien d'exagéré.

Un bon garçon, Marie Jacob! Pas fière du tout. Elle tend la main à tout le monde avec le même sang-froid, avec la même bonhomie enfantine. Gracieuse, elle se tremoussait, la coquette, comme tourmentée par un volcan de feu-à-à, je ne sais de quel étrange pandémonium s'est échappé ce diabolique à facettes mutines, mais l'on m'a assuré qu'il naquit à Bourg.

Oui, Madame, à Bourg-en-Bresse! Cela vous étonne! car vous croyiez que la capitale de la Bresse ne donnait naissance qu'à des poulardes grassouillettes que Chevet décore si pompeusement et aux paysannes coiffées du grand chapeau de dentelles qui, les jours de foire, s'en vont, le panier au bras, vendre sur les grandes places les volailles qu'elles ont élevées avec tant de sollicitude!

Lorsqu'à l'aurore Vénus accomplit dans l'éther sa promenade matinale, elle laisse choir au hasard les perles de son riche collier. Qu'elles tombent où elles veulent, elles trouveront un écrivain digne de leur éclat! A Bourg-en-Bresse, il peut en tomber tout aussi bien qu'à Madrid, à Paris ou à Arles!

C'est une petite perle égarée, celle-là! Ses parents dirigeaient un atelier de tissage. La famille était nombreuse: trois filles et trois garçons.

Marie était la petite Poucette. Elle était si minuscule qu'on l'appelait la poupée; c'était la joie de la maison. Dès les premières années, elle était malicieuse en diable.

Elle était, à la vérité, la reine du logis. Chacun se courbait devant elle et lui obéissait. A six ans, c'était déjà une petite dame.

Elle n'avait que huit ans, lorsque sa mère vint à mourir.

C'est alors qu'elle commença à travailler; elle n'allait presque pas en classe; on ne soigna guère l'éducation dans les familles nombreuses, surtout lorsque la mère disparaît.

De temps en temps, elle allait à Nantua, où elle possédait parait-il, quelques parents. C'était pour elle une grande joie lorsqu'on lui annonçait qu'elle irait à Nantua. Lorsqu'elle parlait de ses voyages dans cette ville, elle était radieuse.

Quo de fois elle a fait le tour du lac, et comme elle les connaît bien les rochers d'alentour! Maria Madre, avec son petit drapeau qu'on aperçoit si haut qu'il semble avoir été planté par quelque génie invisible; le Lion, dont la silhouette fière se découpe en pleine montagne et qui contemple éternellement les touristes avec un air suffisant qui veut dire: *Ego nominor leo!*

Que de fois elle est allée regarder les cascades qui dégringolent le long du roc, semant dans l'air leurs tourbillons d'écume blanche, et comme elle les a souvent visitées les petites villes d'alentour: Yonnax, où l'on fabrique des peignes; Saint-Claude, où naissent toutes les pipes de bruyère; Sylans, qui fournit tant de glace à la France et Saint-Martin-d-Fresne, avec sa vieille petite tour décorée dont on aperçoit au loin la silhouette noire, se détachant sur l'azur immaculé du ciel.

Cependant, elle restait toujours insouciante. Un jour — elle venait d'avoir quinze ans, — son père lui annonça qu'il fallait partir.

Il lui avait trouvé une place à Lyon, chez une dévotion.

A cette nouvelle la petite se mit à fondre en larmes. Il allait donc falloir quitter cette Bresse qu'elle aimait tant, et renoncer aux excursions à Nantua. Peu à peu cette douleur s'effaça, Marie quine manquait pas de coquette, pensa que Lyon était une grande ville. Elle entrevit l'horizon d'or et les robes de soie, elle partit.

C'est à la Croix-Rousse qu'elle débar-

qua. Son arrivée fut une joie dans l'atelier de la dévotion, sa renommée l'avait précédée. Comme elle était bonne ouvrière, elle fut doublement aimée.

Puis voilà qu'avec la quinzième année s'éveillèrent chez elle ces mille sentiments inconnus qui se condensent peu à peu finissent par former ce tout mystérieux qu'on appelle le premier amour.

Ce petit cœur se mit à battre sous sa cuirasse d'orgueil. Cette petite tête folle s'exalta. Elle était déjà très gentille, elle le fut plus assurée. Mademoiselle Marie Jacob, et bien des jolies choses l'avaient déjà lorgnée à la sortie de son travail.

Milleheusement sa première passion fut déçue! Le jeune homme qu'elle avait distingué et qu'elle assassinait de ses incandescentes collaudes avait rêvé une blonde de géante, une de ces plantureuses drôles comme l'Alsace en voit naître et qu'elle dote des évergists mein nicht qu'on chante Erckmann Chatriain.

Marie Jacob était fluette, elle était brune, et n'avait pas les yeux bleus; elle ne lui plut pas!

C'était sans doute un rêveur, ennemi du bruit et de la gaieté.

Elle perdit sa gaieté tout à coup, ses couleurs s'effacèrent; elle ne mangeait plus.

Un jour elle ne vint pas à l'atelier. On la chercha mais en vain.

Après avoir erré à l'aventure pendant une demi-journée, elle s'était jetée au Rhône non loin du Grand-Camp.

On réussit à la sauver. Lorsqu'on la ramena chez sa patronne, elle commençait à reprendre connaissance. Les cheveux épars, les vêtements mouillés, pâle elle avait l'air d'une morte, ses yeux avaient soudainement perdu leur éclat, et ses lèvres violâtes s'agitaient comme pour prononcer le nom de celui qui l'avait délaissée.

Son rétablissement dura presque un mois. Lorsqu'elle eut recouvré la santé, elle avait complètement oublié l'inhumain.

Tous les journaux avaient mentionné l'aventure; elle était devenue célèbre, aussi ne tarda-t-elle pas à faire la connaissance d'un jeune homme qui lui offrit un appartement dans la rue de la Bombarde.

Rien ne lui manquait; son amant lui donnait tout ce qu'elle désirait, cependant, elle menait une vie tranquille, allant au théâtre de temps en temps, mais ne fréquentant aucune de nos demi-mondaines.

Cette liaison dura quatre ans. Un beau jour, Marie apprit que son protecteur perforait le contrat et qu'il allait madrigoliser avec d'autres femmes. Furieuse, lorsqu'il rentra, elle lui annonça froidement qu'elle ne voulait pas qu'il remit les pieds dans ses pénates.

Elle entra alors à la brasserie des Jacobins où elle resta dix jours. Quant au jeune homme, elle ne l'a jamais revu depuis.

La fortune l'avait abandonnée lorsqu'elle se sépara de son premier amant, elle songea à mettre au monde de piété une baguette qu'il lui avait donnée; une superbe baguette en diamants.

Lorsqu'elle se présenta au guichet de la sinistre agence, on lui rit au nez. Les diamants n'étaient que d'affreux cailloux du Rhin sur lesquels on ne voulait rien avancer.

Marie désespérée dut conserver son bijou. L'aventure fit beaucoup de bruit à Lyon.

Il y avait à peine deux mois qu'elle l'avait quittée lorsqu'elle reçut un poulet fleurant l'iris et lui annonçant en termes brûlants qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour devenir marquise *in partibus*.

Elle envoya son adhésion.

Deux jours après, elle pendait solennellement la crémaillère dans son nouvel appartement de la rue Childebert.

La petite dévotion revêtit un long peignoir de soie violet ou garni de malines, posa délicatement la couronne qu'on lui offrait sur sa nuque et se mit à rire, de son rire franc et argentin.

C'était fait. Le mariage était célébré. Dès le premier jour elle reçut une avalanche de bijoux divers et de toilettes tapageuses. Elle eut alors voiture, chevaux et domestiques. Lorsque sonnait midi à la mignonne horloge de son boudoir, la porte s'ouvrait silencieusement livrait passage à un larbin raide et flegmatique qui prononçait solennellement cette phrase solennelle:

« Madame est servie! »

C'était un vrai paradis! Marie se trouvait heureuse et s'accoutumait fort à cette vie de princesse, et à la vérité, le titre de marquise ne lui messeyait pas: elle était si gracieuse!

Un papier rose orné d'un blason vint un soir mettre fin à cette existence.

Un matin en se levant, la demoiselle eut l'idée d'explorer les poches de son protecteur. Elle y trouva une lettre, sur laquelle courait à la débânde quelques pattes de mouche tracées par une main de femme.

On la trahissait!... elle eut un mouvement de révolte!

Mais lorsqu'elle eut parcouru le billet jusqu'au bout son minois s'assombrit: c'était elle qui trahissait l'autre.

Le marquis était marié.

Le lendemain, cette marquise de fantaisie redevenait Marie Jacob comme avant.

Toutes n'ont pas sa délicatesse!

Sans doute, elle était née pour la noblesse, car ses yeux d'or ne tardèrent pas à enflammer le cœur d'un comte qui lui laissant à peine le temps de réfléchir l'emmena en Italie.

Elle était à peine partie qu'elle regrettait son irrédexion. Le comte ne lui plaisait pas.

Elle visitèrent ensemble Turin, Venise, Rome, Naples et Florence. Il la combla de présents, sans réussir à l'émouvoir. Durant tout le voyage, qui dura trois mois, elle n'eut pour lui que des paroles d'amie.

Dès qu'elle fut en France, elle le quitta.

« Tiens, qu'as-tu fait de ton amant, lui dit une de ses amies, qu'elle rencontra à Nice? »

« Mon amant? Je n'ai pas d'amant. »

« Quoi? n'es-tu pas la maîtresse du comte de X...? »

« J'ai été sa dame de compagnie pendant trois mois, répondit Marie, et j'ai donné ma démission depuis huit jours. »

On s'esclaffa sur cette révélation.

De Nice elle vint à Monte-Carlo et à Monaco, où elle perdit beaucoup d'argent, puis elle reprit l'express pour Lyon où elle débarqua au mois de mars dernier, résolue à mener une vie d'anachorète.

Dès lors, on n'entendit plus parler d'elle; elle vivait seule, ne se montrant presque jamais en public.

Cependant l'ennui s'était emparé d'elle, et l'affreuse démangeaison qu'elle éprouvait lui ayant fait entrevoir sa face parcheminée,

elle décrocha sa sacoche et vint offrir ses services à maître Martineau, qui les accepta.

Elle servit pendant un mois à la brasserie des Jacobins, où elle ne tarda pas à devenir l'amie de Sabine Biscaye.

Cette petite princesse éveillée plut beaucoup aux enfants de l'illustre tavernier qui lui firent fête des premiers jours; malheureusement la petite frimousse est capricieuse.

A bout d'un mois, elle abandonna le tablier blanc pour écouter plus aisément les madrigaux d'un fils de Mars qui depuis longtemps lui faisait une cour assidue.

Elle a ses pénates dans la rue Childebert. Toujours de plus en plus gaie c'est un véritable petit démon. Elle va très souvent au théâtre et au cirque; cependant la vie trop agitée des épinglées ne lui plaît pas.

Elle désire un intérieur comme celui qu'elle avait lorsqu'elle était marquise, elle voudrait mener la vie tranquille de petite princesse, adorée pour elle-même et pouvoir passer de longues journées à trotter dans un boudoir capiteux de satin. Peut-être son rêve se réalisera-t-il un de ces jours lorsque le printemps aura chassé les brouillards et qu'elle aura été faire un petit pèlerinage au fond du Bugey, dans cette sous-préfecture si petite qu'on la prendrait pour un bibelot d'ivoire au pied des gigantesques rochers qui l'encadrent, ayant devant elle le lac qui s'étend immense comme un miroir où se réfléchissent les mille nuages fantastiques qui tapissent l'azur pâle du ciel.

NESTOR.

L'HIVER

Tes vingt ans sont passés, ma belle, Les beaux jours d'autrefois ont fui, Les cochenilles, la dentelle Les ont poursuivis dans la nuit.

Ton front s'est ridé, l'éclatée Des yeux est morte, aujourd'hui Plus d'amant fiévreux qui t'appelle: « Mignonne! » Le soir on ne suit Plus tes pas sur le boulevard, Personne même ne s'arrête Pour regarder sous ta voilette.

Mais pourquoi suis-je si bavard? — C'est pour imiter un grand homme Pleurant sur les ruines de Rome.

P. Cénol.

LA

NUIT DE NOEL

Deux heures du matin sonnaient à la Sorbonne. La rue... commençait à se faire silencieuse. Un fillet de lumière filait des volets clos d'une brasserie bien connue. A en juger par les éclats de rire bruyants et saccadés qui s'en échappaient, on devait bien s'amuser.

Mis en train par un plantureux souper, fait en compagnie de joyeux camarades, je me mis en tête de me mêler aux gais propos qui semblaient se tenir là.

J'étais content, au reste, et, sans vanité, j'espérais être bien reçu. Je frappai en me nommant, sans obtenir de réponse immédiate. J'entendis chuchoter, puis, tout à coup, une voix que je connaissais bien s'éleva: « Qu'il entre, il nous distraira, car vraiment, c'est bête, une société sans hommes. »

La porte s'ouvrit et la gracieuse Estelle, me prenant par la main, m'annonça, avec gravité, puis éclata de rire, comme une folle qu'elle est.

Je restai quelques instants immobile, ébloui, fasciné par le spectacle que j'avais devant les yeux.

Je garez-vous une table formant le fer à cheval, entouré d'une douzaine de femmes en toilettes de bal, plus décolletées les unes que les autres.

Je les connaissais toutes, mais jamais je ne les avais vues aussi belles.

Ce qui me frappa, ce fut l'absence complète de convives masculins. Pas un homme! Certes c'était là un cas bien extraordinaire. Comme je m'en étonnais, Estelle me dit en riant: « Tu as l'air tout choqué de nous voir ainsi, nous, les joyeuses bacchantes, mais ton étonnement cessera lorsque tu sauras que nous nous étions promis de faire réveillon, rien qu'entre nous, les douze plus belles de notre cher quartier latin. »

« Tu le vois, nous ne sommes que onze, la douzième, la belle Parigotte, nous a manqué de parole, mais bast! tant pis nous venons, en ta faveur, aux vœux que nous avions fait et l'admettons dans notre société. C'est gentil, hein? »

Je remerciai, puis pris place près d'elle, me promettant intérieurement de n'être pas Néméris.

Un secret pressentiment me disait que cette nuit me serait fatale, mais le vin était tiré, il fallait le boire.

Les gais propos recommencèrent. Il y a toujours de l'esprit chez ces femmes en contact continu avec ce qui est spirituel par excellence: la jeunesse des écoles.

Estelle entamait une histoire grivoise, lorsque soudain elle s'interrompit et, se levant joyeuse, courut à la porte en s'écriant: « C'est elle! Ah! je savais bien qu'elle viendrait! »

Toutes s'étaient levées pour aller au-devant de la nouvelle venue. Devant son geste d'étonnement en me voyant là, Estelle me prit par la main et me présenta: « Monsieur Charles X, ma chère, charmant garçon, aujourd'hui externe ignoré, demain médecin ignoré. »

Je ne relevai pas l'épigramme et m'inclinai, balbutiant quelques mots.

Cette femme me fascinait.

Elle vit mon embarras et prit place près de moi.

Je pus alors admirer sa splendide beauté.

Il est impossible de rêver idéal plus vrai de la courtisane. Chair puissante, gestes osés et précis, chaude sensibilité, dévotion aux plus des lèvres, elle possédait tout ce que le plus raffiné peut désirer.

Elle était d'une gaieté étourdissante, spirituelle et gouailleuse; chacun de ses traits portait ses bons mots toujours d'actualité.

A un certain moment, elle se pencha vers moi et me dit à voix basse: « Il y a longtemps que je vous cherchais et j'espère que, par cette occasion se présente, vous ne m'oubliez pas de me reconnaître? »

« Oà! soyez tranquille, je suis que vous êtes un travailleur, je vous rendrai la liberté ce matin, à dix heures, l'heure de votre consultation, je crois? »

« C'est dit, je compte sur vous. » Que répondre à semblable avance? Je m'inclinai en signe d'acquiescement.

Peu de temps après, elle donna le signal du départ.

Pendant que je faisais mes adieux je l'entendis dire à Estelle: « Mes compliments ma chère, il est très bien. »

« Il sera mon numéro 2. »

Mon numéro 2? comme le numéro 1, eût été flatta s'il l'avait entendue, et comme cela était flatter pour moi.

Nous sortîmes et marchâmes quelque temps en silence, elle, pelotonnée près de moi, si près que son haleine me brûlait la joue, moi indifférent maintenant.

Au détour du boulevard, de sourds gémissements frappèrent nos oreilles. Tiens, fit-elle, quelqu'un grogne curant son vin; rentrons vite, j'ai froid.

Un hoquet suprême déchira le silence de la nuit, je quai vivement son bras et me dirigeai vers l'endroit d'où il était parti.

A la lueur tremblotante d'un bec de gaz, je distinguai une masse informe couchée près d'une porte cochère.

Je me baissai et vis une pauvre femme à peine vêtue, grelottant sous la neige fondue qui commençait à tomber.

Je la soulevai; elle était inerte, ses traits pâles et ridés, ses lèvres serrées et exsangues, disaient assez qu'elle mourait de faim.

Voulant la transporter chez moi pour lui prodiguer mes soins j'appelai la belle Parigotte pour qu'elle soutint la tête. Elle vint maugréant de mauvaise humeur, qu'avons-nous besoin de nous occuper de cela. Toutefois elle se baissa pour m'aider à enlever cette malheureuse.

Deux cris retentirent:...

Toi!

Ma mère!

Elle laissa retomber la tête qui alla cogner contre l'angle du mur.

La vieille se redressa un instant et montrant le poing, elle râla: « Sois maudite! »

Elle retomba, elle était morte.

Sans aucune émotion, la belle Parigotte, me dit, prenant mon bras: allons! laissons cela, elle ira à la Morgue, mais je t'assure que je n'irai pas la reconnaître; nous avons bien autre chose à faire.

Je m'enfuis épouvanté devant tant de cynisme.

J'errai dans les rues jusqu'au matin, à moitié fou.

A neuf heures, j'allai à la Morgue; je reconnus sur la dalle humide, la pauvre vieille, ramassée à la première heure par des ouvriers se rendant à leur travail.

J'entrai au greffe et me chargeai des frais d'inhumation.

L'enterrement a eu lieu hier.

Seul, j'ai suivi le triste fourgon.

Oh! cette nuit de Noël!

Je vivrais cent ans, que j'aurais toujours devant les yeux ce cadavre, et à mon bras, ce monstre, la belle Parigotte!

Paris, 26 décembre 1882.

E. Duval de Grasse.

COURRIER DE LA MODE

En ce moment on s'occupe beaucoup du costume des enfants; il s'agit de les faire très beaux pour qu'ils se présentent dignement chez les grands-parents et les amis, toujours si heureux de les embrasser le jour de l'an. Puis il y a les Rois et certaines réunions de famille qui exigent des toilettes relativement élégantes en comparaison des costumes de pension et de collège. Il s'agit donc de bien habiller les chers babies tout en dépensant peu; car les grand-pères si vite que moins ils ont de vêtements, moins on se prépare de regrets pour l'année suivante.

Les enfants de trois à cinq ans portent plus que jamais le costume marin, qui se fait en toutes nuances, mais surtout en bleu marine et rouge et en marron et blanc. La jupe est plissée perpendiculairement.

La blouse, en forme de chemise, est bouffante. Le col, les revers des manches et le plastron sont d'une autre couleur que le fond; rouge sur bleu ou blanc sur marron. Puis vient le costume breton, toujours pour le même âge, et dans les mêmes teintes; ce genre il se fait beaucoup en grenat, avec ornements de velours, et en grosse flanelle bleue ciel. Un immense pantalou bouffant remplace la jupe; il est tellement large qu'on ne sait pas si c'est un pantalon ou une jupe. Il est bordé aux jambes sous le genou. La veste est taillée tout autour et ornée de petites franges plates et de boutons.

Le plastron, complètement plat, est généralement d'une autre couleur, quoiqu'il puisse se faire en même tissu et de même nuance que le fond du costume, mais dans ce cas il est brodé d'un semé ou de gros bouquets de soie plate de couleurs variées. La petite veste est plus élégante si on l'entoure d'une très belle broderie, d'une dentelle d'Irlande ou d'un point de Venise.

Dans le genre très élégant, les enfants de cet âge portent le costume Louis XVI. Chemise de soie ou de batiste blanche à la Molière, jupe à plis d'orgue en satin, habit à trois gros plis derrière, en velours doublé de satin, larges parements de satin et revers de poches de soie, richement brodés ou recouverts d'une belle dentelle. Cheveux bouclés dans le dos et devant et grands chapeaux à larges plumes d'autruche ou de soie blanche et soulés d'un liège (pas de bottines, surtout), on peut de même nuance que le costume.

De cinq à dix ans, les petits garçons ne portent guère que deux genres de costumes: le costume de drap pour tous les jours et le costume « Louis XV » pour s'habiller. Le premier se compose d'une chemise ou d'un pantalon à mi-jambes et d'une culotte en jainage anglais très souple, de nuance sombre unie, ou à dessins fantaisie.

La blouse est plissée perpendiculairement, devant seulement, et serrée à la taille par une ceinture de cuir. Bas de laine ou de fil assortis au costume, bottines laccées, en chevreau mat ou en cuir jaune léger; col de toile unie, rabattu tout autour et dégageant le cou, et chapeau figureur en feutre uni avec large galon. Le costume Louis XV est en drap. Il se compose d'une culotte courte et d'une veste à boutons d'acier. Cette veste se fait avec ou sans gilet. Chemise à jabot de batiste, et chapeau à fond rond, pas très élevé et à larges bords légèrement retroussés.

Pour les petites filles, la fantaisie joue un grand rôle. Toutes les vestes que nous venons de décrire se font aussi portées sur des jupes naturellement et avec les mêmes accessoires: bas, bottines, chapeaux et chemises; elles ont en plus un très grand nombre de modes et un bien plus grand choix de étoffes et de garnitures. Ainsi les jupes de tulle et de soie sont toujours très grâces de passes alternées de broderies ou de dentelle.

Les tuniques vestes s'ouvrent devant sur des chemises si l'ouverture descend jusqu'à la taille, ou sur des guimpes si elle s'arrête à la poitrine. Derrière on fixe un gros nœud de ruban, souvent tout à fait de fantaisie.

La jupe est ordinairement en soie; le dessus en cachemire, avec plastron de soie plissée ou chemise, ainsi qu'il est dit ci-dessus, peut-être taillée à longues languettes. La jupe est souvent séparée, mais elle peut être simplement simulée. Les jeunes filles de douze ans portent surtout la jupe et la polonoise retroussée en pauciers retournés derrière par une ceinture de grosse soie à rayures ou de soie lisse. Les robes à écussons se font avec mélanges d'unis. Le grand col Louis XIII accompagne les toilettes des jeunes filles de cet âge et au-dessus. Les chapeaux sont assez compliqués, on leur met assez volontiers la grande capote Directoire coulissée.

BLANCHE DE GÉRY.

LIVRES A LIRE

RECOMMANDÉS A NOS LECTEURS

Chez PAUL OLENDORFF, 28 rue Richelieu.

L'Océan de Danielle, par André Mouezy. Dinah Samuel, par Félicien Champsaur. Le long des rues, par Léon Chapon. Galopieries et calembredaines, par Henry Lucien.

Mémoires parisiens, par Alain Baujeune. Les vieilles maîtresses, par Ange Banigne. Méha, par Georges Bouteiller. Caprices des dames, par Charles Mesrouel.

Chez JULES ROUFF, Cloître St-Honoré.

Les mémoires de M. Claude Maché, par Paul d'Orvèdre. Une haïne au bûche, par Pierre Zuccone. Le boucher de Mendon, par Jules Mary. Les secrets de la mer, par Jules Cros.

Chez ROUYÈRE et BLOND.

L'Inceste, par Olyasse Barrot. Madame la présidente, par Olyasse Barrot. Châties et Renards, par Carolus Brion. Baisers tristes, par L. V. Meunier.

Chez LÉON VANIER, 49 quai St-Michel.

Cantés en vers très légers, par